

Louis-Napoléon Geoffroy-Château (Louis Geoffroy), *Napoléon et la conquête du monde, 1812-1832*, H.-L. Delloye, 1836, pp. 355-357.

*Regagnant l'Europe par la mer, au retour de la campagne d'Océanie (après avoir conquis l'Asie et l'Afrique), et avant de doubler le cap de Ténériffe qui, sculpté sous la direction de David, représente désormais son effigie haute de 10 000 pieds, l'Empereur passe au large de Sainte-Hélène. Il s'agit ici d'un clin d'œil au lecteur qui, seul, sait que date choisie par Geoffroy pour être celle de la mort de Sainte-Hélène dans son livre (le 5 mai) est la date anniversaire de la mort de Napoléon à Sainte-Hélène.*

« L'amiral Duperré, commandant le vaisseau, vint prendre les ordres de l'Empereur, et lui demanda quand il faudrait aborder.

- Jamais ! répondit ou plutôt cria Napoléon.

Tous étaient pétrifiés d'étonnement et presque de terreur.

- Que le vaisseau s'éloigne au plus tôt de l'île, sans y aborder.

Il fut obéi. Le vaisseau, se dirigeant vers l'occident, traversa comme une indignation la mer, et s'éloigna rapidement de l'île. Cependant, l'empereur parut dominer cette émotion incompressible. Monté sur le pont, et le télescope dirigé vers Sainte-Hélène, il la contemplait avec une sombre attention que personne n'avait encore osé interrompre, lorsque le vieux Dolomieu, qui, ne voyant partout que la science et ses effets, s'imaginait aussi que l'attention de l'empereur était toute minéralogique, dit :

- Mais cette terre n'est véritablement que le produit de plus de vingt volcans qui s'y sont éteints.

- Je les lui referai, dit l'empereur.

Dolomieu ne comprenait pas plus que les autres, et il allait naïvement demander à l'empereur ce qu'il voulait dire ; mais, voyant le calme profond où tous semblaient retenus, il se tut lui-même par une sorte d'instinct.

Lorsque le vaisseau, voguant vers le nord-ouest, eut perdu de vue l'île Sainte-Hélène, Napoléon parut soulagé ; il redevint calme comme s'il avait retrouvé la liberté de son esprit, et sembla même avoir oublié tout à fait cette émotion qui l'avait si vivement saisi.

Un an plus tard, on put comprendre le sens et le but de ces paroles, mais pas leur motif, lorsque, à son retour en Europe, l'empereur, ayant envoyé une escadre à Sainte-Hélène, fit transporter à bord des vaisseaux tous les habitants et toutes leurs richesses. L'île, ainsi dépeuplée, fut minée dans tous les sens, remplie dans ses plus grandes profondeurs de volcans factices et puissants qui rassemblaient en eux tout ce que la physique la plus nouvelle avait pu réunir de forces en gaz comprimés, en vapeurs terribles, en poudres destructives et, quand tout eut été disposé, alors l'escadre s'éloigna en mer, à plus de cinquante lieues de cette île infernale. L'explosion de toutes ses mines éclata avec un retentissement épouvantable et tel qu'à cette distance les vaisseaux

l'entendirent et en furent émus, et que la mer, soulevée par ces désordres immenses, prolongea jusqu'à eux un reste encore terrible d'agitation et de tempête.

Les vaisseaux retournèrent, aussitôt après l'explosion, sur les espaces où Sainte-Hélène avait existé ; mais ce ne fut que pour assister aux derniers écroulements de quelques restes calcinés qui semblaient n'être demeurés jusque-là que pour constater leur agonie et leur mort à la face de leurs bourreaux. Enfin, ces fragments furent enlevés par la mer le 5 mai 1827. Tout fut consommé, et, l'Océan ayant labouré des ses vagues furieuses la place où l'île avait existé, il n'en resta plus aucun vestige, et les navires purent désormais traverser sans danger cet espace où, depuis la création, la terre avait jusqu'alors incessamment régné.

Quoi donc avait motivé cette condamnation à mort d'une île par un homme ? Était-ce caprice, souvenir, horreur, crainte superstitieuse ? Qui le sait ? »